

Ce sera au début de l'hiver - ou la rencontre du ski et des chalets –

Ce sera au début de l'hiver. Il aura neigé suffisamment pour qu'ils nous aient fait des pistes. Alors nous viendra cette nostalgie des hauts que l'on gagnera. Le Marchairuz du bord de la route sera noir de monde. Vois ce dimanche plein de soleil où la neige aujourd'hui est d'un blanc immaculé. Et c'est ainsi que bientôt, sur des pistes moins fréquentées, la plupart restent en arrière, n'aimant pas l'inconnu, perdus dès qu'ils n'aperçoivent plus le toit de leur voiture, nous gagnerons, au terme d'une course fabuleuse, l'extrémité nord-est du Mont-Tendre pour rejoindre enfin le col du Mollendruz.

Vingt kilomètres à faire, à peine. Tu crois que c'est loin. Va, ne réfléchis pas. Par ce beau temps et cette neige si belle, c'est un vrai délice. Et surtout là-haut, ce serait un authentique péché que cela, ne charrie pas de mauvaises pensées, dépouille-toi de ce qui n'est pas bon, retrouve l'innocence et la pureté d'une enfance que tu n'aurais jamais perdue.

La neige cependant, malgré le soleil, ne serait-ce qu'à cause d'une légère bise, est froide et peu glissante. Tandis que sur les coteaux exposés déjà elle se ramollit. Tu montes et tu descends. As-tu la forme, penses-tu avoir retrouvé un rythme d'habitude si difficile à prendre, pendant qu'on te voit ce petit pas cassé des vieux et ce mal des épaules surtout qui te prouve d'une manière impitoyable ton âge certes, mais surtout ton manque d'entraînement ? Tu ne le sais pas encore. Il faut du temps pour se mettre en train.

On voit des chalets. Ici c'est un monde d'alpages. Quoiqu'en cette saison celui-ci se soit endormi, devenu presque étrange. Autre univers qui s'est mis en place, celui de la neige et des grands espaces, non pas celui de la solitude depuis que cette piste existe. Celle-ci est magnifique, vraiment, avec des grimpées, de longs faux-plats pour gagner le point le plus élevé du parcours, et puis enfin, c'est peut-être aux deux tiers, cette longue descente sur le Pré de l'haut, souvent gelée, vrai casse-gueule même pour les aguerris, où tu finiras un jour par y perdre ta vie ! Tant pis. Pourquoi pas ici plutôt qu'ailleurs, dans l'enchantement de ce paysage, dans cette merveille d'ambiance qui m'extasie.

Je me réjouis tant de ces courses. Que je ne fais cependant que rarement seul. Mes fils m'accompagnent. Que je tente de suivre à chaque fois, forçant le rythme pour ne pas céder. Cette rage, est-ce la maladie, de ne jamais s'avouer vaincu, de ne pas céder trop de terrain, de ne pas démeriter sur le plan physique ? Je dois leur prouver que je ne baisse pas, que je reste le père. Peut-être suis-je pitoyable dans mes efforts vains. Mais c'est là ma fierté.

Silence. Mais non, il y a toujours au-dessus le bruit d'un avion et sa trace se fait visible sur la montagne aux formes très douces. Ainsi jamais plus ce ne sera cette tranquillité d'autrefois que ne rompait même pas le bruit du vent dans les branches. Faudra-t-il un jour se boucher les oreilles pour aller se promener ?

Quelle plénitude pourtant quand tout baigne, que le souffle est bon et les mouvements fluides. Que la machine est bien huilée. Qu'il n'y a aucune

souffrance, au contraire, une exaltation maximale qui te transporte et te fait soudain voir le monde beau. Et belle ta vie et digne d'être vécue. Et que tu la prolonges pour goûter encore à de telles joies. Celles-ci te régénèrent, te purifient, t'absolvent. Tu es un être neuf, avec un vague passé dont tu ne te souviens qu'à peine, mais par contre doté d'un riche avenir rempli de réjouissances pareilles à celles que tu connais aujourd'hui. Que cette région, mon Dieu, est belle, véritablement belle, qui te va droit au cœur. Plus que le Risoud ainsi le Mont-Tendre offre des échappées sur d'autres pâturages et d'autres forêts. Un chalet, là-bas, au sommet d'une pente, et puis un autre, au-delà. Ainsi tu vas de chalet en chalet tout en suivant ta piste. Et tu goûtes à chacune de ces portions de territoire où tu décèles des particularités dont tu te souviens.

Et voilà la moitié. On n'a même pas souffert. On se laisse porter par ses skis sans qu'il n'en coûte rien. C'est le miracle. On est spectateur un peu de sa propre course. On se met au-dessus de soi-même. On se fond aussi dans le paysage dont on ne devient plus qu'un élément comme les autres. Du givre reste encore sur les sapins les plus à l'ombre. Paysage d'altitude où, dans certains vallons, le froid stagne. Alors les sapins y luttent pour leur survie. La bataille est rude. Mais laisse la nature résoudre seule ses problèmes et retourne à tes mouvements. Tire, pousse, glisse, et, malgré ta technique insuffisante, tu n'aurais pu créer l'illusion qu'il y a trente ans passés, prends ton plaisir. N'écoute pas les sirènes du défaitisme, ne sois attentif qu'à ce qui te dit que la jeunesse est éternelle pour qui veut la garder.

Ici l'air est plus léger, la lumière plus vive. Tu n'y connais plus le temps. La faim est faible, la soif passagère. Seuls comptent tes mouvements. Et à chacun que tu fais, tu te rapproches de ton but. Tu vis. Mais ce que tu ressens va au-delà de l'ordinaire. C'est cette joie profonde de sentir que son corps fonctionne, que le cœur est bon, c'est cette ivresse proprement merveilleuse de découvrir l'harmonie parfaite de ce paysage immuable de forêts et de pâturages, avec un chalet parfois au haut d'un crêt, sa large cheminée et son grand toit. On fait ici en vérité réserve de vie. On s'en gorge pour plus tard, quand l'on sera rentré et que ce soufflé de bonheur se sera effondré sur lui-même. Mais jamais pitoyable.

Nous nous sommes arrêtés à la petite cabane qu'il y a à côté de la piste. Nous avons causé avec les hôtes d'une heure. Nous avons signé le livre pour bientôt repartir. Alors voilà, c'est ici la grande descente du Pré de l'Haut, combe d'où émane une beauté mystérieuse que je ne me m'explique pas. Quelle est l'essence de ce charme en des lieux si isolés ? Et puis bientôt, après une nouvelle et dernière montée, voilà la descente tout autant rapide sur le col du Mollendruz où l'on viendra nous rechercher.

Non, je ne pourrai jamais dire toute la joie que nous aurions eue là-haut, sur les longs plans ou parfois en forêt, à frôler les grands sapins aux branches moussues allant jusqu'à terre.

Jean Hiersin